

Audience Générale du Mercredi 15 Novembre 2023

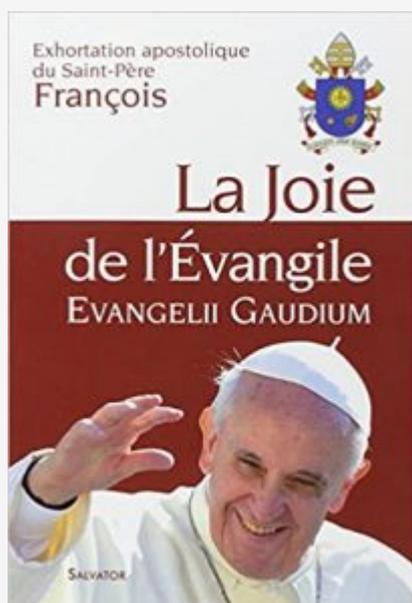
PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 15 Novembre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 26. L'annonce est joie

Chers frères et sœurs, bonjour !



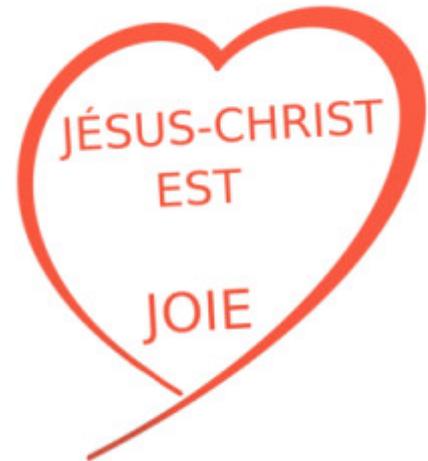
Après avoir rencontré divers témoins de l'annonce de l'Évangile, je propose de résumer ce cycle de catéchèses sur le zèle apostolique en quatre points, inspirés par l'Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, qui fête ce mois-ci ses dix ans. Le premier point, que nous examinons aujourd'hui, le premier des quatre, ne peut concerner que l'attitude dont dépend la substance du geste évangélisteur : *la joie*. Le message chrétien, comme nous l'avons entendu dans les paroles adressées par l'ange aux bergers, est l'annonce d'une « grande joie » (Lc 2,10). Et la raison ? Une bonne nouvelle, une surprise, un bel événement ? Bien plus, une Personne : Jésus ! Jésus est la joie. C'est Lui le Dieu fait homme qui est venu chez nous ! La question, chers frères et sœurs, n'est donc pas de savoir s'il faut l'annoncer, mais *comment* l'annoncer, et ce

« comment » est la joie. Ou nous annonçons Jésus avec joie, ou nous ne l'annonçons pas, parce qu'une autre voie pour l'annoncer n'est pas capable de porter la vraie réalité de Jésus.

C'est pourquoi un chrétien mécontent, un chrétien triste, un chrétien insatisfait ou, pire encore, en proie au ressentiment ou à la rancœur n'est pas crédible. Celui-ci parlera de Jésus mais personne ne le croira ! Une personne m'a dit un jour, en parlant de ces chrétiens : « Mais ce sont des chrétiens à visage de morue ! », c'est-à-dire sans aucune expression, ils sont comme ça, et la joie est essentielle. C'est essentiel de veiller sur nos sentiments. L'évangélisation met en œuvre la gratuité, parce qu'elle vient de la plénitude et non de la pression. Et quand on fait une évangélisation – on veut la faire mais cela ne va pas – sur la base d'idéologies, ce n'est pas cela évangéliser, ce n'est pas l'Évangile. L'Évangile n'est pas une idéologie : l'Évangile est une annonce, une annonce de joie. Les idéologies sont froides, toutes. L'Évangile a la chaleur de la joie. Les idéologies ne savent pas sourire, l'Évangile est un sourire, il te fait sourire parce qu'il touche l'âme avec la Bonne Nouvelle.

La naissance de Jésus, dans l'histoire comme dans la vie, est le principe de la joie : pensez à ce qui est arrivé aux disciples d'Emmaüs qui dans la joie ne pouvaient pas croire, et aux autres, puis à l'ensemble des disciples, lorsque Jésus se rend au Cénacle, qui ne pouvaient pas croire à *cause de la joie* (cf. Lc 24, 13-35). La joie d'avoir Jésus ressuscité. La rencontre avec Jésus apporte toujours de la joie, et si cela ne t'arrive pas, ce n'est pas une

vraie rencontre avec Jésus.



Et ce que Jésus fait avec les disciples nous révèle que *les premiers à être évangélisés sont les disciples*, les premiers qui doivent être évangélisés c'est nous, chrétiens : c'est nous. Et c'est très important. Immergés dans le climat actuel, rapide et confus, même nous en effet nous pouvons nous aussi vivre la foi avec un sens subtil du renoncement, convaincus que l'Évangile n'est plus audible et qu'il ne vaut plus la peine de s'engager pour l'annoncer. Nous pourrions même être tentés par l'idée de laisser « les autres » suivre leur propre chemin. En revanche, c'est précisément le moment de revenir à l'Évangile pour découvrir que le Christ « est toujours jeune et source constante de nouveauté » (*Evangelii gaudium*, 11).

Alors, comme les deux d'Emmaüs, on retourne à la vie quotidienne avec l'élan de celui qui a trouvé un trésor : ils étaient joyeux ces deux disciples, parce qu'ils avaient trouvé Jésus et il leur a changé la vie. Et l'on découvre que l'humanité regorge de frères et de sœurs qui attendent une parole d'espérance. L'Évangile est également attendu aujourd'hui : l'humanité d'aujourd'hui est comme l'humanité de tout temps : elle en a besoin, même la civilisation de l'incroyance programmée et de la sécularité institutionnalisée ; et même, surtout la société qui laisse déserts les espaces du sens religieux a besoin de Jésus. C'est le moment favorable pour l'annonce de Jésus. C'est pourquoi je voudrais redire à tous

: « La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus. Ceux qui se laissent sauver par lui sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement. Avec Jésus Christ la joie naît et renaît toujours. (*ibid.*, 1) ». N'oublions pas cela. Et si l'un d'entre nous ne perçoit pas cette joie, qu'il se demande s'il a trouvé Jésus. Une joie intérieure. L'Évangile emprunte le chemin de la joie, toujours, c'est la grande annonce. J'invite chaque chrétien, où qu'il soit, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre avec Jésus-Christ. Que chacun d'entre nous prenne aujourd'hui un peu de temps et médite : « Jésus, Tu es en moi : je veux Te rencontrer tous les jours. Tu es une Personne, pas une idée ; Tu es un compagnon de route, pas un programme. Tu es Amour qui résout tant de problèmes. Tu es le principe de l'évangélisation. Toi, Jésus, tu es la source de la joie ». Amen.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, notamment les groupes de religieuses de Bordeaux et de Castres, les fidèles et les élèves venus de France.

Je vous invite tous à renouveler aujourd'hui votre rencontre personnelle avec le Christ qui est l'origine de l'Évangélisation et la source de toute joie !

Que Dieu vous bénisse !

Audience Générale du Mercredi 8
Novembre 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 25. Madeleine Delbrêl. La joie de la foi parmi les non-croyants

Chers frères et sœurs, bonjour !



Au nombre des témoins de la passion pour l'annonce de l'Évangile, ces évangélistes passionnés, aujourd'hui je présente la figure d'une femme française du XXe siècle, la vénérable servante de Dieu Madeleine Delbrêl. Née en 1904 et décédée en 1964, elle a été assistante sociale, écrivaine et

mystique, elle a vécu pendant plus de trente ans dans les banlieues pauvres et ouvrières de Paris. Eblouie par sa rencontre avec le Seigneur, elle écrit : « Quand nous avons connu la parole de Dieu, nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir ; quand nous l'avons reçue, nous n'avons pas le droit de ne pas la laisser s'incarner en nous ; quand elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous : dès lors, nous appartenons à ceux qui l'attendent » (*La santità della gente comune*, Milan 2020, 71). Beau : beau ce qu'elle écrit...

Après une adolescence vécue dans l'agnosticisme, – elle ne croyait en rien – à vingt ans environ Madeleine rencontre le Seigneur, frappée par le témoignage d'amis croyants. Elle se met alors à la recherche de Dieu, laissant s'exprimer une soif profonde qu'elle ressentait en elle, et comprend que le « vide qui criait dans son angoisse » c'était Dieu qui la cherchait (*Abbagliata da*

Dio. Corrispondenza 1910-1941, Milan 2007, 96). La joie de la foi l'a conduite à mûrir un choix de vie entièrement donnée à Dieu, au cœur de l'Église et au cœur du monde, partageant simplement en fraternité la vie des « gens de la rue ». Poétiquement elle s'adressait à Jésus, ainsi : « Pour être avec Toi sur Ton chemin, nous devons partir, même quand notre paresse nous supplie de rester. Tu nous as choisis pour être dans un équilibre étrange, un équilibre qui ne peut s'établir et se maintenir que dans le mouvement, que dans l'élan. Un peu comme une bicyclette, qui ne peut tenir debout sans rouler [...] Nous ne pouvons tenir debout qu'en avançant, en se déplaçant, dans un élan de charité ». C'est ce qu'elle appelle la « spiritualité de la bicyclette » (*Umorismo nell'Amore. Meditazioni e poesie*, Milano 2011, 56). Ce n'est qu'en se mettant en route, en marchant que nous vivons dans l'équilibre de la foi, qui est un déséquilibre, mais c'est comme ça : comme la bicyclette. Si tu t'arrêtes, elle ne tient pas.

Madeleine avait le cœur constamment en éveil et se laisse interpeller par le cri des pauvres. Elle comprenait que le Dieu vivant de l'Évangile devait brûler en nous jusqu'à ce que nous ayons porté son nom à ceux qui ne l'ont pas encore trouvé. Dans cet esprit, tournée vers l'agitation du monde et le cri des pauvres, Madeleine se sent appelée à « vivre entièrement et à la lettre l'amour de Jésus, depuis l'huile du Bon Samaritain jusqu'au vinaigre du Calvaire, lui rendant ainsi amour pour amour [...] afin qu'en l'aimant sans réserve et en se laissant aimer jusqu'au bout, les deux grands commandements de la charité s'incarnent en nous et n'en fassent plus qu'un » (*La vocation de la charité*, 1, *Œuvres complètes XIII*, Bruyères-le-Châtel, 138-139).

Enfin, Madeleine Delbrêl nous enseigne encore une chose : qu'en évangélisant, on est évangélisés : en évangélisant, nous sommes évangélisés. C'est pourquoi elle disait, en écho à saint Paul : « malheur à moi si l'évangélisation ne m'évangélise pas ». En évangélisant, on s'évangélise soi-même. Et c'est une belle

doctrine.



En contemplant cette femme témoin de l'Évangile, nous apprenons nous aussi que dans toute situation et circonstance personnelle ou sociale de notre vie, le Seigneur est présent et nous appelle à habiter notre temps, à partager la vie des autres, à nous mêler aux joies et aux tristesses du monde. En particulier, elle nous enseigne que même les milieux sécularisés peuvent aider pour la conversion, parce que le contact avec les non-croyants provoque le croyant à une révision continuelle de sa manière de croire et à redécouvrir la foi dans son essentialité (cf. *Noi delle strade*, Milan 1988, 268 ss).

Que Madeleine Delbrêl nous apprenne à vivre cette foi "in moto" –
» en mouvement « , disons, cette foi féconde qui fait de tout acte de foi un acte de charité dans l'annonce de l'Évangile. Je vous remercie.

* * *

Je salue cordialement les personnes de langue française, en particulier les pèlerins venus de France ainsi que tous les membres de l'Union Nationale des Associations familiales catholiques. Face à notre monde sécularisé, ne nous lamentons pas mais voyons-y un appel à éprouver notre foi et une invitation à communiquer la Joie de l'Évangile. Que Dieu vous bénisse.

Audience Générale du Mercredi 25 Octobre 2023

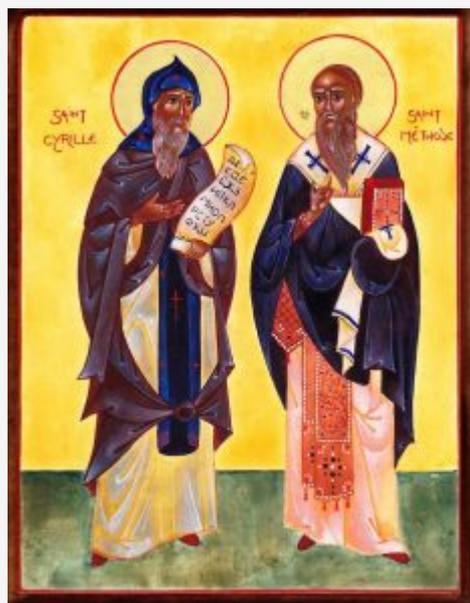
PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 25 Octobre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 24. Les saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves

Chers frères et sœurs, bonjour !



Aujourd'hui, je vais vous parler de deux frères très célèbres en Orient, au point d'être appelés « les apôtres des Slaves » : les Saints Cyrille et Méthode. Nés en Grèce au IX^e siècle dans une famille aristocratique, ils renoncent à leur carrière politique pour se consacrer à la vie monastique. Mais leur rêve d'une existence retirée est de courte durée. Ils sont envoyés comme missionnaires dans la Grande Moravie, qui comprenait alors divers peuples, déjà en partie évangélisés, mais parmi lesquels persistaient de nombreuses coutumes et traditions païennes. Leur prince demandait un maître pour expliquer la foi chrétienne dans leur langue.

La première tâche de Cyrille et Méthode est donc d'étudier en profondeur la culture de ces peuples. Toujours cette ritournelle : la foi doit être inculturée et la culture doit être évangélisée.

Inculturation de la foi, évangélisation de la culture, toujours. Cyrille leur demande s'ils ont un alphabet ; ils lui répondent par la négative. Il réplique : « Qui peut écrire un discours sur l'eau ? En effet, pour annoncer l'Évangile et prier, il fallait un outil adéquat, approprié, spécifique. Il invente donc l'alphabet glagolitique. Il traduit la Bible et les textes liturgiques. Les gens sentent que la foi chrétienne n'est plus « étrangère », mais qu'elle devient leur foi, parlée dans leur langue maternelle. Pensez-y : deux moines grecs qui donnent un alphabet aux Slaves. C'est cette ouverture du cœur qui a enraciné l'Évangile parmi eux. Ils n'avaient pas peur ces deux-là, ils étaient courageux.

Très tôt, cependant, une opposition se fait jour de la part de certains Latins, qui s'estiment dépossédés du monopole de la prédication chez les Slaves, cette lutte à l'intérieur de l'Eglise, toujours ainsi. Leur objection est religieuse, mais seulement en apparence : Dieu ne peut être loué – disent-ils – que dans les trois langues écrites sur la croix, l'hébreu, le grec et le latin. Ceux-ci avaient la mentalité fermée pour défendre leur propre autonomie. Mais Cyrille répond avec force : Dieu veut que chaque peuple le loue dans sa propre langue. Avec son frère Méthode, il s'adresse au Pape qui approuve leurs textes liturgiques en langue slave, les fait placer sur l'autel de l'église de Sainte-Marie-Majeure et chante avec eux les louanges du Seigneur selon ces livres. Cyrille mourut quelques jours plus tard et ses reliques sont toujours vénérées à Rome, dans la Basilique de Saint-Clément. Méthode, quant à lui, est ordonné évêque et renvoyé dans les territoires des Slaves. Là, il devra beaucoup souffrir, il sera même emprisonné, mais, frères et sœurs, nous avons qu'on ne peut enchaîner la Parole de Dieu et elle se répand parmi ces peuples.

En considérant le témoignage de ces deux évangélisateurs, que Saint Jean-Paul II a voulu co-patrons de l'Europe et sur lesquels il a écrit l'Encyclique *Slavorum Apostoli*, examinons trois aspects importants.

Tout d'abord, *l'unité* : les Grecs, le Pape, les Slaves : à cette

époque, il y avait en Europe une chrétienté non divisée, qui collaborait pour évangéliser.

Un second aspect important est *l'inculturation*, dont j'ai parlé précédemment : évangéliser la culture et l'inculturation met en évidence que l'évangélisation et la culture sont étroitement liées. On ne peut pas prêcher un Évangile abstrait, distillé, non : l'Évangile doit être inculturé et est aussi une expression de la culture.

Un dernier aspect, *la liberté*. La liberté est nécessaire dans la prédication mais la liberté a toujours besoin du courage, une personne est libre dans la mesure où elle est plus courageuse et ne se laisse pas enchaîner par tant de choses qui la privent de sa liberté.

Frères et sœurs, demandons aux saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, d'être des instruments de « liberté dans la charité » pour les autres. Être créatifs, être constants et être humbles, avec la prière et avec le service.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française en particulier les personnes venues du Bénin, de Suisse et de France, en particulier les jeunes confirmés des diocèses de Rouen, Bayeux et Coutances accompagnés de leurs évêques.

Nous fêterons la semaine prochaine la Solennité de tous les saints. Préparons-nous à cette belle fête.

Que Dieu vous bénisse.

Audience Générale du Mercredi 18

Octobre 2023

PAPE FRANÇOIS

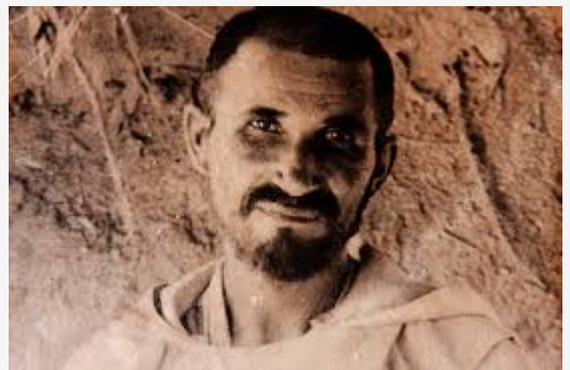
AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 18 Octobre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 23. Saint Charles de Foucauld, cœur vibrant de la charité dans la vie cachée

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous poursuivons dans notre rencontre avec certains chrétiens témoins riches de zèle dans l'annonce de l'Évangile. Le zèle apostolique, le zèle pour l'annonce : et nous allons à la rencontre de certains chrétiens qui ont été des exemples de ce zèle apostolique. Aujourd'hui, je voudrais vous parler d'un homme qui a fait de Jésus et de ses frères les plus pauvres la passion de sa vie. Je me réfère à Saint qui, « grâce à son expérience intense de Dieu, a fait un cheminement de transformation jusqu'à se sentir le frère de tous » (Lett. enc. *Fratelli tutti*, 286).



Et quel a été le « secret » de Charles de Foucauld, de sa vie ? Après avoir vécu une jeunesse loin de Dieu, sans croire à rien

sinon qu'à la recherche désordonnée du plaisir, il le confie à un ami non-croyant, auquel, après s'être converti en accueillant la grâce du pardon de Dieu dans la Confession, il révèle la raison de sa vie. Il écrit : « J'ai perdu mon cœur pour Jésus de Nazareth » [1]. Frère Charles nous rappelle ainsi que le premier pas dans l'évangélisation est d'avoir Jésus dans son cœur, c'est de « perdre la tête » pour Lui. Si ce n'est pas le cas, difficilement nous réussissons à le montrer par notre vie. Nous risquons en revanche de parler de nous-mêmes, dans notre groupe d'appartenance, d'une morale ou, pire encore, d'un ensemble de règles, mais pas de Jésus, de son amour, de sa miséricorde. Cela je le vois dans certains nouveaux mouvements qui émergent : ils parlent de leur vision de l'humanité, ils parlent de leur spiritualité et ils se sentent une nouvelle voie... Mais pourquoi ne parlez-vous pas de Jésus ? Ils parlent de beaucoup de choses, d'organisation, de chemins spirituels, mais ils ne savent pas parler de Jésus. Je crois qu'aujourd'hui, il serait bon que chacun d'entre nous se demande : « Est-ce que j'ai Jésus au centre de mon cœur ? Ai-je un peu perdu la tête pour Jésus ? »

Charles le fait, au point de passer de *l'attraction pour Jésus* à *l'imitation de Jésus*. Conseillé par son confesseur, il se rend en Terre Sainte pour visiter les lieux où le Seigneur a vécu et pour marcher où le Maître a marché. En particulier, c'est à Nazareth qu'il comprend le devoir de se former à l'école du Christ. Il vit une relation intense avec le Seigneur, passe de longues heures à lire les Évangiles et se sent comme son petit frère. Et connaissant Jésus, naît en lui le désir de le faire connaître : cela survient toujours ainsi. Lorsque chacun de nous connaît plus Jésus, naît le désir de le faire connaître, de partager ce trésor. En commentant le récit de la visite de la Vierge à Elisabeth, il Lui fait dire, à la Vierge, à lui : « Je me suis donné au monde... portez-moi au monde ». Oui mais comment faire ? Comme Marie dans le mystère de la Visitation : « en silence, par l'exemple, par la vie » [2]. Par la vie, parce que « toute notre existence, écrit frère Charles – doit crier l'Évangile » [3]. Et tant de fois notre existence crie mondanité, crie tant de choses stupides, choses

étranges et lui nous dit : "Non, toute notre existence doit crier l'Évangile".

Il décide alors de s'installer dans des régions lointaines pour crier l'Évangile dans le silence, en vivant dans l'esprit de Nazareth, dans la pauvreté et de manière cachée. Il se rend dans le désert du Sahara, parmi les non-chrétiens, et y arrive en ami et en frère, apportant la douceur de Jésus Eucharistie. Charles laisse que ce soit Jésus à agir silencieusement, convaincu que la « vie eucharistique » évangélise. En effet, il croit que le Christ est le premier évangéliste. Il reste donc en prière aux pieds de Jésus, devant le tabernacle, environ dix heures par jour, sûr que la force évangélisatrice se trouve là et réalisant que c'est Jésus qui le rend proche de tant de frères lointains. Et nous, je me demande croyons-nous au pouvoir de l'Eucharistie ? Notre sortie vers les autres, notre service, trouve-t-il là, dans l'adoration, son commencement et son accomplissement ? Je suis convaincu que nous avons perdu le sens de l'adoration : nous devons le retrouver, en commençant par nous, personnes consacrées, évêques, prêtres, religieuses et toutes les personnes consacrées. « Perdre » du temps devant le tabernacle, retrouver le sens de l'adoration.

Charles de Foucauld écrivait : « Tout chrétien est un apôtre » [4] et rappelle à un ami qu' « à côté des prêtres, nous avons besoin de laïcs qui voient ce que le prêtre ne voit pas, qui évangélisent avec une proximité de charité, avec une bonté pour tous, avec une affection toujours prête à se donner » [5]. Les saints laïcs, pas les arrivistes, mais ces laïcs, hommes et femmes qui sont amoureux de Jésus, font comprendre au prêtre qu'il n'est pas un fonctionnaire, qu'il est un médiateur, un prêtre. Combien nous, prêtres, avons besoin d'avoir à nos côtés ces laïcs qui croient sérieusement et qui, par leur témoignage, nous enseignent le chemin. Charles de Foucauld, avec cette expérience laïque, anticipe l'époque du Concile Vatican II, il perçoit l'importance des laïcs et comprend que l'annonce de l'Évangile est la responsabilité du peuple de Dieu tout entier. Mais comment

accroître cette participation ? Comme Charles de Foucauld l'a fait : en se mettant à genoux et en accueillant l'action de l'Esprit, qui suscite toujours de nouvelles manières pour s'engager, rencontrer, écouter et dialoguer, toujours dans la collaboration et dans la confiance, toujours en communion avec l'Église et avec les pasteurs.



Saint Charles de Foucauld, figure qui est une prophétie pour notre temps, a témoigné de la beauté de la communication de l'Évangile à travers l'*apostolat de la douceur* : lui qui se sentait « frère universel » et accueillait tous, nous montre la force évangélisatrice de la douceur, de la tendresse. Ne l'oublions pas, le style de Dieu ce sont trois paroles : proximité, compassion et tendresse. Dieu est toujours proche, toujours compatissant, toujours tendre. Et le

témoignage chrétien doit suivre ce chemin : de proximité, de compassion, de tendresse. Et il était ainsi doux et tendre. Il voulait que quiconque le rencontrait voit, à travers sa bonté, la bonté de Jésus. Il disait qu'il était en fait « le serviteur de quelqu'un qui est bien meilleur que moi » [6]. Vivre la bonté de Jésus l'entraînait à tisser des liens fraternels et d'amitié avec les pauvres, avec les Touaregs, avec ceux qui sont les plus éloignés de sa mentalité. Peu à peu, ces liens généraient la fraternité, l'inclusion, l'appréciation de la culture de l'autre. La bonté est simple et demande d'être des gens simples, qui n'ont pas peur de donner un sourire. Et avec son sourire, avec sa simplicité, Frère Charles a témoigné de l'Évangile. Jamais de prosélytisme, jamais : le témoignage. L'évangélisation ne se fait pas par le prosélytisme, mais par témoignage, par attraction. Demandons-nous alors enfin si nous portons en nous et aux autres la joie chrétienne, la douceur chrétienne, la tendresse chrétienne, la compassion chrétienne, la proximité chrétienne.

Merci.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française présents à cette audience, notamment les groupes de paroissiens et d'élèves venus de Suisse, de Côte d'Ivoire, de France et du Maroc, notamment la Délégation de l'Institut oecuménique de théologie Al Mowafaqa, accompagnée par le Cardinal Cristobal Lopez Romero et Madame Karen Smith.

Puisse saint Charles de Foucauld, nous apprendre la valeur du silence et la force évangélisatrice d'une vie cachée en Dieu.

Que le Seigneur vous bénisse !

Audience Générale du Mercredi 11 Octobre 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 11 Octobre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 22. Sainte Joséphine Bakhita : témoin de la force transformatrice du pardon du Christ

Chers frères et sœurs, bonjour !

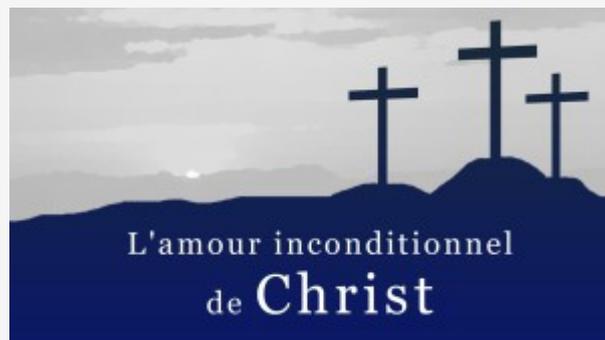


Dans la série de catéchèses sur le zèle apostolique, – nous sommes en train de réfléchir sur le zèle apostolique – aujourd’hui nous nous laissons inspirer par le témoignage de Sainte Joséphine Bakhita, une sainte soudanaise. Malheureusement, depuis des mois, le Soudan est déchiré par un terrible conflit armé dont on parle peu aujourd’hui ; prions pour le peuple soudanais, afin qu’il vive en paix ! Mais la renommée de Sainte Bakhita a franchi toutes les frontières pour rejoindre tous ceux qui sont privés d’identité et de dignité.

Née au Darfour – le Darfour tourmenté ! – en 1869, elle est enlevée de sa famille à l’âge de sept ans et transformée en esclave. Ses ravisseurs l’appelèrent « *Bakhita* », ce qui signifie « chanceuse ». Elle a connu huit maîtres – l’un la vendait à l’autre... Les souffrances physiques et morales qu’elle a subies pendant son enfance l’ont laissée sans identité. Elle a subi la malveillance et la violence : elle avait plus d’une centaine de cicatrices sur le corps. Mais elle-même témoigne : « Comme esclave, je n’ai jamais désespéré, car je sentais une force mystérieuse qui me soutenait ».

Face à cela je me demande : quel est le secret de Sainte Bakhita ? Nous savons que souvent la personne blessée blesse à son tour ; l’opprimé devient facilement un oppresseur. Par contre, la vocation des opprimés est de se libérer et de libérer les oppresseurs en devenant des restaurateurs d’humanité. Seulement dans la faiblesse de l’opprimé peut se révéler la puissance de l’amour de Dieu qui libère les deux. Sainte Bakhita exprime très bien cette vérité. Un jour, son tuteur lui fait cadeau d’un petit crucifix, et elle, qui n’avait jamais rien possédé, le garde comme un trésor jalousement. En le regardant, elle éprouve une libération intérieure parce qu’elle se sent comprise et aimée et donc capable de comprendre et d’aimer : ceci est le début. Elle se

sent comprise, elle se sent aimée et par conséquent capable de comprendre et d'aimer les autres. En effet, elle dira : « L'amour de Dieu m'a toujours accompagnée d'une manière mystérieuse... Le Seigneur m'a tant aimée : il faut aimer tout le monde... Il faut compatir ! » Ainsi est l'âme de Bakhita. Réellement, *compatir* signifie à la fois *souffrir avec* les victimes de tant d'inhumanité dans le monde et *avoir pitié* de ceux qui commettent des erreurs et des injustices, non pas en les justifiant, mais en les humanisant. C'est la caresse qu'elle nous enseigne : humaniser. Lorsque nous entrons dans la logique de la lutte, de la division entre nous, des mauvais sentiments, l'un contre l'autre, nous perdons l'humanité. Et bien souvent, nous pensons que nous avons besoin d'humanité, d'être plus humains. Et c'est le travail que Sainte Bakhita nous enseigne : humaniser, nous humaniser nous-mêmes et humaniser les autres.



Sainte Bakhita, devenue chrétienne, est transformée par les paroles du Christ qu'elle méditait quotidiennement : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34). C'est pourquoi elle a dit : « Si Judas avait demandé pardon à Jésus, lui aussi aurait trouvé miséricorde ». Nous pouvons dire que la vie de Sainte Bakhita est devenue *une parabole existentielle du pardon*. Que c'est beau de dire d'une personne « elle a été capable, elle a été capable de pardonner toujours ». Et elle a été capable de le faire toujours, bien plus : sa vie est une parabole existentielle du pardon. Pardonner parce qu'ensuite nous serons pardonnés. N'oublions pas ceci : le pardon, c'est la caresse de Dieu pour nous tous.

Le pardon l'a rendue libre. Le pardon d'abord reçu à travers

l'amour miséricordieux de Dieu, et ensuite le pardon donné a fait d'elle une femme libre, joyeuse, capable d'aimer.

Bakhita a pu vivre le service non pas comme un esclavage, mais comme l'expression du don gratuit de soi. Et ceci est très important : elle s'est faite servante volontairement – elle a été vendue comme esclave – elle a ensuite choisi librement de se faire servante, de porter sur ses épaules les fardeaux des autres.

Sainte Joséphine Bakhita, par son exemple, nous montre le chemin pour être finalement libérés de nos esclavages et de nos peurs. Elle nous aide à démasquer nos hypocrisies et nos égoïsmes, à surmonter rancœurs et conflictualités. Et elle nous encourage toujours.

Chers frères et sœurs, le pardon n'enlève rien mais ajoute – qu'est-ce que le pardon ajoute ? – de la dignité : le pardon ne t'enlève rien mais ajoute de la dignité à la personne, il fait porter le regard de soi-même vers les autres, pour les voir aussi fragiles que nous, mais toujours frères et sœurs dans le Seigneur. Frères et sœurs, le pardon est la source d'un zèle *qui devient miséricorde et appelle à une sainteté humble et joyeuse*, comme celle de Sainte Bakhita.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française venus de différentes nations.

Frères et sœurs, par l'intercession de sainte Joséphine Bakhita, demandons au Seigneur le courage de nous réconcilier avec nous-mêmes et avec les autres, et d'œuvrer pour la paix dans nos familles et nos communautés.

Que Dieu vous bénisse !

Audience Générale du Mercredi 27 septembre 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 27 septembre 2023*

Catéchèse – Le voyage apostolique à Marseille à l’occasion des Rencontres Méditerranéennes

Chers frères et sœurs, bonjour !



A la fin de la semaine dernière, je me suis rendu à Marseille pour participer à la clôture des *Rencontres Méditerranéennes*, qui ont réuni des évêques et des maires du pourtour méditerranéen, ainsi que de nombreux jeunes, afin de tourner le regard vers l’avenir. L’événement marseillais

s’intitulait d’ailleurs « Mosaïque d’espérance ». Tel est le rêve, tel est le défi : que la Méditerranée retrouve sa vocation, être un *laboratoire de civilisation et de paix*.

La Méditerranée, nous le savons, est un berceau de civilisation, et un berceau, c’est pour la vie ! Ce n’est pas tolérable qu’elle devienne un tombeau, ni une zone de conflit. La mer Méditerranée est ce qui s’oppose le plus au choc des civilisations, à la guerre, à la traite des êtres humains. C’est tout le contraire, parce que la Méditerranée met en relation l’Afrique, l’Asie et l’Europe ; le nord et le sud, l’orient et l’occident ; les personnes et les cultures, les peuples et les langues, les

philosophies et les religions. Bien sûr, la mer est toujours en quelque sorte un abîme à franchir, et elle peut aussi devenir périlleuse. Mais ses eaux recèlent des trésors de vie, ses vagues et ses vents portent des navires de toutes sortes.

Depuis sa rive orientale, il y a deux mille ans, est parti l'Évangile de Jésus-Christ.

[Son annonce] naturellement ne se fait pas par magie et n'est pas acquis une fois pour toutes. C'est le fruit d'un parcours où chaque génération est appelée à faire un bout de chemin, en lisant les signes des temps qu'elle vit.

La rencontre de Marseille fait suite à celles qui se sont tenues à Bari en 2020 et à Florence l'année dernière. Il ne s'agit pas d'un événement isolé, mais d'un pas en avant dans un itinéraire qui trouve son origine dans les « Colloques méditerranéens » organisés par le maire Giorgio La Pira à Florence à la fin des années 1950. Un pas en avant pour répondre, aujourd'hui, à l'appel lancé par saint Paul VI dans son encyclique *Populorum Progressio*, pour « la promotion d'un monde plus humain pour tous, un monde où tous auront à donner et à recevoir, sans que le progrès des uns soit un obstacle au développement des autres. » (n° 44).

Qu'est-ce qui résulte de l'événement de Marseille ? Un regard sur la Méditerranée que je définirais comme simplement *humain*, ni idéologique, ni stratégique, ni politiquement correct, ni instrumental, humain, c'est-à-dire capable de tout rapporter à la valeur primordiale de la personne humaine et à sa dignité inviolable. Ensuite en même temps, est apparu un regard *d'espérance*. C'est aujourd'hui très surprenant : quand on écoute des témoins qui ont vécu des situations inhumaines ou qui les ont partagées, et que c'est d'eux que l'on reçoit une « profession d'espérance ». Et même c'est un regard de *fraternité*.

Frères et sœurs, cette espérance, cette fraternité ne doit pas « se volatiliser », non, au contraire, elle doit *s'organiser*, se concrétiser dans des actions à long, moyen et court terme. Afin

que les personnes, en toute dignité, puissent *choisir d'émigrer ou de ne pas émigrer*. La Méditerranée doit être un message d'espérance.

Mais il y a un autre aspect complémentaire : il faut *redonner de l'espérance à nos sociétés européennes*, spécialement aux nouvelles générations. En effet, comment accueillir les autres si nous n'avons pas nous-mêmes un horizon ouvert sur l'avenir ? Comment des jeunes sans espérance, enfermés dans leur vie privatisée, préoccupés par la gestion de leur précarité, peuvent-ils s'ouvrir à la rencontre et au partage ? Nos sociétés tant de fois malades de l'individualisme, du consumérisme et de l'évasion vide ont besoin de s'ouvrir, d'oxygéner leurs âmes et leurs esprits pour pouvoir lire la crise comme une opportunité et l'affronter de manière positive.

L'Europe a besoin de *retrouver passion et enthousiasme*, et à Marseille je peux dire que je les ai trouvés : dans son Pasteur, le Cardinal Aveline, dans les prêtres et les consacrés, dans les fidèles laïcs engagés dans la charité, dans l'éducation, dans le peuple de Dieu qui a manifesté une grande chaleur lors de la Messe au Stade *Vélodrome*. Je les remercie tous, ainsi que le Président de la République, dont la présence a témoigné de l'attention de la France entière à l'égard de l'événement de Marseille. Que Notre-Dame, que les Marseillais vénèrent sous le nom de *Notre-Dame de la Garde*, accompagne le chemin des peuples de la Méditerranée, afin que cette région devienne ce qu'elle a toujours été appelée à être : une mosaïque de civilisation et d'espérance.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française.

Chers frères et sœurs, l'Europe a besoin de retrouver la passion et l'enthousiasme que j'ai trouvés à Marseille, chez son Pasteur, chez les prêtres, les consacrés et les nombreux fidèles engagés dans la charité et l'éducation.

Puisse *Notre Dame de la Garde*, vénérée par les Marseillais,

accompagner le chemin des peuples de la Méditerranée afin que cette région devienne ce qu'elle est appelée à être : une mosaïque de civilisation et d'espérance.

Que Dieu vous bénisse !

Audience Générale du Mercredi 20 septembre 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 20 septembre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 21. *Saint Daniel Comboni, apôtre de l'Afrique et prophète de la mission*

Chers frères et sœurs, bonjour !



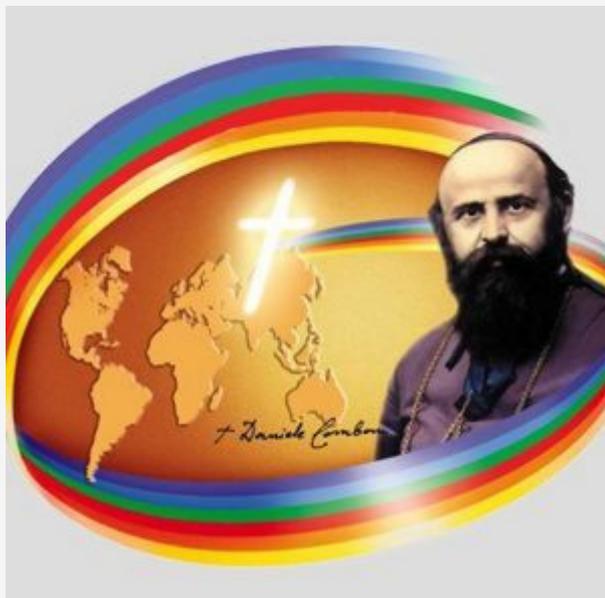
Dans notre parcours de la catéchèse sur la passion évangélisatrice, c'est-à-dire le zèle apostolique, aujourd'hui nous nous arrêtons sur le témoignage de Saint Daniel Comboni. Il fut un apôtre plein de zèle pour l'Afrique. De ces peuples, il écrivait : « ils ont pris possession de mon cœur qui ne vit que pour eux » C'est beau ! (*Ecrits*, 941), « je mourrai avec l'Afrique sur les lèvres » (*Ecrits*, 1441). Et c'est à eux qu'il s'adresse en ces termes : « le plus heureux de mes jours sera celui où je pourrai donner ma vie pour vous » (*Ecrits*,

3159). Ceci est l'expression pour une personne amoureuse de Dieu et de ses frères et sœurs qu'il servait en mission et au sujet desquels il ne se lassait pas de rappeler que « Jésus-Christ a souffert et est mort pour eux aussi » (*Ecrits*, 2499 ; 4801).

Il le disait dans un contexte marqué par l'horreur de l'esclavage dont il était témoin. L'esclavage « chosifie » l'être humain, dont la valeur se réduit à être utile à quelqu'un ou à quelque chose. Mais Jésus, Dieu fait homme, a élevé la dignité de tout être humain et a mis en évidence la fausseté de tout esclavage. Comboni, à la lumière du Christ, a pris conscience du mal de l'esclavage ; il a aussi compris que l'esclavage social s'enracine dans un esclavage plus profond, celui du cœur, celui du péché, dont le Seigneur nous libère. En tant que chrétiens, nous sommes donc appelés à lutter contre toutes les formes d'esclavage. Malheureusement, l'esclavage, comme le colonialisme, n'appartient pas au passé, malheureusement. Dans l'Afrique tant aimée par Comboni, aujourd'hui déchirée par de nombreux conflits, « après le colonialisme politique, un "colonialisme économique" tout aussi asservissant s'est déchainé. (...). C'est un drame devant lequel le monde économiquement plus avancé ferme souvent les yeux, les oreilles et la bouche. » Je renouvelle donc mon appel : « Cessez d'étouffer l'Afrique : elle n'est pas une mine à exploiter ni une terre à dévaliser. » (*Rencontre avec les Autorités*, Kinshasa, 31

janvier 2023).

Et revenons à l'histoire de Saint Daniel. Après un premier séjour en Afrique, il dut quitter la mission pour des raisons de santé. Trop de missionnaires étaient morts après avoir contracté des maladies, par manque de connaissance de la réalité locale. Cependant, si d'autres abandonnaient l'Afrique, ce n'était pas le cas de Comboni. Après un temps de discernement, il sentit que le Seigneur lui inspirait une nouvelle manière d'évangéliser, qu'il résuma en ces mots : « Sauver l'Afrique avec l'Afrique » (*Ecrits*, 2741s). C'est une intuition puissante, rien du colonialisme là-dedans, il s'agit d'une intuition puissante qui contribua à renouveler l'engagement missionnaire qui a contribué à renouveler l'engagement missionnaire : les personnes évangélisées n'étaient pas seulement des « objets », mais des « sujets » de la mission. Et Saint Daniel Comboni désirait faire de tous les chrétiens les protagonistes de l'action évangélisatrice. Et dans cet esprit, il pensa et agit de manière intégrale, en impliquant le clergé local et en promouvant le service laïc des catéchistes. Les catéchistes sont un trésor de l'Église : les catéchistes sont ceux qui sont en avant dans l'évangélisation. C'est ainsi qu'il conçut également le développement humain, en s'occupant des arts et des professions, et en encourageant le rôle de la famille et de la femme dans la transformation de la culture et de la société. Et combien est-il important, encore aujourd'hui, de faire progresser la foi et le développement humain de l'intérieur des contextes de mission, au lieu de transplanter des modèles externes ou de se limiter à un stérile assistancialisme ! Ni modèle extérieur, ni assistancialisme. Prendre dans la culture des peuples le chemin de l'évangélisation. Évangéliser la culture et inculturer l'Évangile : cela va de pair.



La grande passion missionnaire de Comboni, cependant, n'était pas d'abord le résultat d'un effort humain : il n'était pas poussé par son courage ou motivé seulement par des valeurs importantes, comme la liberté, la justice et la paix ; son zèle naissait de la joie de l'Évangile, il puisait dans l'amour du Christ et conduisait à l'amour pour le Christ ! Saint Daniel écrivait : « Une mission aussi ardue et laborieuse que la nôtre ne peut vivre d'apparences ni avec des bigots remplis d'égoïsme et d'égoïsme, qui ne se soucient pas comme ils le devraient du salut et de la conversion des âmes ». C'est le drame du cléricisme, qui conduit les chrétiens, même les laïcs, à se clériciser et à se transformer – comme il est dit ici – en des bigots remplis d'égoïsme. C'est la peste du cléricisme. Et il ajoutait : « Il faut les enflammer de charité, qui a sa source en Dieu et dans l'amour du Christ ; et quand on aime vraiment le Christ, alors les privations, les souffrances et le martyre sont des douceurs » (Ecrits, 6656). Son désir était de voir des missionnaires ardents, joyeux, engagés : des missionnaires – écrivait-il – « saints et capables ». [...] D'abord saints, c'est-à-dire exempts de péchés et humbles. Mais cela ne suffit pas : il faut la charité qui rend les sujets capables » (Ecrits, 6655). La source de la capacité missionnaire, pour Comboni, est donc la charité, en particulier le zèle pour faire siennes les souffrances des autres.

Sa passion évangélisatrice ne l'a d'ailleurs jamais conduit à agir en soliste, mais toujours en communion, dans l'Église. « Je n'ai qu'une vie à consacrer au salut de ces âmes », écrit-il, « je voudrais en avoir mille à consumer pour cela » (Ecrits, 2271).

Frères et sœurs, saint Daniel témoigne de l'amour du Bon Pasteur, qui va à la recherche de ce qui est perdu et qui donne sa vie pour son troupeau. Son zèle a été énergique et prophétique en s'opposant à l'indifférence et à l'exclusion. Dans ses lettres, il se souvenait avec émotion de son Eglise bien-aimée, qui avait oublié l'Afrique pendant trop longtemps. Le rêve de Comboni est une Eglise qui fait cause commune avec les crucifiés de l'histoire, pour vivre avec eux l'expérience de la résurrection. En ce moment, je vous fais une suggestion. Pensez aux crucifiés de l'histoire d'aujourd'hui : hommes, femmes, enfants, vieillards qui sont crucifiés par des histoires d'injustice et de domination. Pensons à eux et prions. Son témoignage semble se répéter à nous tous, hommes et femmes d'Eglise : « N'oubliez pas les pauvres, aimez-les, parce qu'en eux se trouve la présence de Jésus crucifié qui attend de ressusciter ». N'oubliez pas les pauvres : avant de venir ici, j'ai eu une réunion avec des législateurs brésiliens qui travaillent pour les pauvres, qui essaient de promouvoir les pauvres avec l'aide et la justice sociale. Et eux ils n'oublient pas les pauvres : ils travaillent pour les pauvres. À vous, je dis : n'oubliez pas les pauvres, parce que ce sont eux qui ouvriront la porte du Ciel.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française. Le Seigneur nous appelle à démasquer et combattre les esclavages qui privent nos frères de leur dignité, et à leur témoigner de l'amour du Christ. Demandons-lui la grâce, à la manière de saint Daniel Comboni, de manifester par notre vie un souci constant de construire un monde plus fraternel et soucieux du développement intégral de chacun en prenant soin des plus fragiles de nos frères. Que Dieu vous bénisse.

Audience Générale du Mercredi 13 septembre 2023

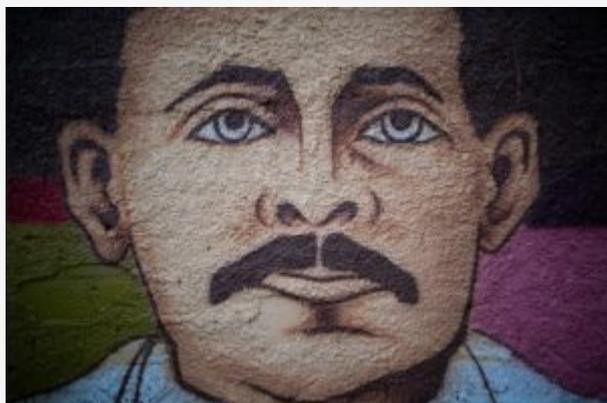
PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 13 septembre 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 20. Le bienheureux José Gregorio Hernández Cisneros, médecin des pauvres et apôtre de la paix

Chers frères et sœurs, bonjour !



Dans nos catéchèses, nous continuons à rencontrer des témoins passionnés de l'annonce de l'Évangile. Rappelons qu'il s'agit d'une série de catéchèses sur le zèle apostolique, la volonté et aussi l'ardeur intérieure pour réaliser l'Évangile. Aujourd'hui, rendons-nous en Amérique Latine,

plus précisément au Venezuela, pour connaître la figure d'un laïc, le Bienheureux José Gregorio Hernández Cisneros. Né en 1864, il a appris la foi surtout auprès de sa mère, comme il l'a raconté : « Ma mère m'a enseigné la vertu dès le berceau, elle m'a fait grandir dans la connaissance de Dieu et m'a donné la charité comme guide. » Soyons attentifs : ce sont les mamans qui transmettent la foi. La foi se transmet en dialecte, c'est-à-dire dans le langage des mères, ce dialecte que les mères savent parler à leurs

enfants. Et vous, les mères, soyez attentives à transmettre la foi dans ce dialecte maternel.

La charité fut en effet l'étoile polaire qui orienta l'existence du Bienheureux José Gregorio : bon et solaire, d'humeur joyeuse, il était doué d'une grande intelligence et devint médecin, professeur d'université et scientifique. Mais il fut surtout un médecin proche des plus faibles, au point d'être connu dans sa patrie comme « le médecin des pauvres ». Il s'occupait des pauvres, toujours. À la richesse de l'argent, il préféra celle de l'Évangile, dépensant sa vie pour aider les nécessiteux. Dans les pauvres, les malades, les migrants, les souffrants, José Gregorio voyait Jésus. Et le succès qu'il ne chercha jamais dans le monde, il le reçut, et continue de le recevoir, des gens qui l'appellent « saint du peuple », « apôtre de la charité », « missionnaire de l'espérance ». De beaux noms : » Saint du peuple « , » apôtre de la charité « , » missionnaire de l'espérance « .

José Gregorio était un homme humble, un homme aimable et serviable. En même temps, il était animé d'un feu intérieur, d'un désir de vivre au service de Dieu et du prochain. Poussé par cette ardeur, il essaya à plusieurs reprises de devenir religieux et prêtre, mais divers problèmes de santé l'en empêchèrent. Sa fragilité physique ne l'a cependant pas conduit à se renfermer sur lui-même, mais à devenir un médecin encore plus sensible aux besoins des autres ; il s'attacha à la Providence et, forgé dans son âme, alla davantage à l'essentiel. Voici le véritable zèle apostolique : il ne suit pas ses propres aspirations, mais la disponibilité aux desseins de Dieu. C'est ainsi que le Bienheureux comprit qu'en soignant les malades, il mettait en pratique la volonté de Dieu, en aidant les souffrants, en donnant de l'espérance aux pauvres, en témoignant de la foi non pas avec des paroles mais par l'exemple. C'est ainsi que – à travers ce chemin intérieur- il a accueilli la médecine comme un sacerdoce : « le sacerdoce de la douleur humaine » (M. YABER, *José Gregorio Hernández : Médico de los Pobres, Apóstol de la Justicia Social, Misionero de las Esperanzas*, 2004, 107). Combien est-il important

de ne pas subir passivement les choses, mais, comme le dit l'Écriture, de tout faire dans un bon esprit, pour servir le Seigneur (cf. Col 3, 23).

Mais interrogeons-nous : d'où José Gregorio tenait-il tout cet enthousiasme, tout ce zèle ? Cela venait d'une certitude et d'une force. La certitude était la grâce de Dieu. Il écrivait que « s'il y a des bons et des mauvais dans le monde, les mauvais y sont parce qu'ils sont devenus mauvais eux-mêmes, mais les bons ne le sont qu'avec l'aide de Dieu » (27 mai 1914). Et lui en premier se sentait dans le besoin de la grâce qu'il mendiait dans les rues et avait grand besoin de l'amour. Et voici la force dont il s'inspirait : l'intimité avec Dieu. C'était un homme de prière – il y a la grâce de Dieu et l'intimité avec le Seigneur – c'était un homme de prière qui participait à la Messe.



Et au contact de Jésus, qui s'offre sur l'autel pour tous, José Gregorio s'est senti appelé à *offrir sa vie pour la paix*. Le premier conflit mondial était en cours. Nous arrivons ainsi au 29 juin 1919 : un ami lui rend visite et le trouve très heureux. José Gregorio a en effet appris que le traité mettant fin à la guerre avait été signé. Son offrande a été accueillie, et c'est comme s'il pressentait que sa tâche sur terre est terminée. Ce matin-là, comme d'habitude, il était allé à la messe et il descend maintenant dans la rue pour apporter des médicaments à un malade. Mais en traversant la route, il est percuté par un véhicule ; transporté à l'hôpital, il meurt en prononçant le nom de la

Vierge. Son voyage terrestre se termine ainsi, sur une route en accomplissant une œuvre de miséricorde, et dans un hôpital, où il avait fait de son travail un chef-d'œuvre comme médecin.

Frères, sœurs, devant ce témoignage, demandons-nous : moi, devant Dieu présent dans les pauvres près de moi, devant ceux qui, dans le monde, souffrent le plus, comment est-ce que je réagis ? Et comment l'exemple de José Gregorio me touche-t-il ? Lui nous stimule à nous engager face aux grandes questions sociales, économiques et politiques d'aujourd'hui. Beaucoup en parlent, beaucoup critiquent et disent que tout va mal. Mais le chrétien n'est pas appelé à cela, mais à s'en occuper, à se salir les mains : tout d'abord, comme nous l'a dit saint Paul, à prier (cf. 1 *Tm* 2, 1-4), et ensuite à s'engager non pas dans le bavardage – le bavardage est une peste -, mais à promouvoir le bien, à construire la paix et la justice dans la vérité. Cela aussi est le zèle apostolique, c'est l'annonce de l'Évangile, et ceci est la béatitude chrétienne : « Heureux les artisans de paix » (*Mt* 5,9). Suivons le chemin du bienheureux Grégoire : un laïc, un médecin, un homme du quotidien, poussé par le zèle apostolique à vivre en faisant la charité durant toute sa vie.

* * *

Je salue cordialement les personnes de langue française, en particulier un groupe de la Fédération Internationale des Universités Catholiques et les pèlerins venus du Canada.

Le chrétien n'est pas appelé à parler seulement, mais à se « salir les mains » et à agir. À l'exemple du bienheureux José Gregorio, sachons nous engager concrètement au service des autres. Que Dieu vous bénisse et vos familles.

Audience Générale du Mercredi 30 Août 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 30 Août 2023*

Catéchèse – Le voyage en Mongolie

Chers frères et sœurs, bonjour !

Lundi, je suis rentré de Mongolie. Je voudrais exprimer ma gratitude à tous ceux qui ont accompagné ma visite par leurs prières, et renouveler ma reconnaissance aux Autorités qui m'ont solennellement accueilli : en particulier au Président Khürelsükh, ainsi qu'à l'ancien Président Enkhbayar, qui m'avait adressé une invitation officielle à visiter le pays. Je repense avec joie à l'Église locale et au peuple mongol : un peuple noble et sage, qui m'a manifesté tant de cordialité et d'affection. Aujourd'hui, je souhaiterais vous plonger *au cœur* de ce voyage.

On pourrait se demander pourquoi le pape se rend si loin pour visiter un petit troupeau de fidèles. Parce que c'est précisément là, loin des projecteurs, que l'on trouve souvent les signes de la présence de Dieu, qui ne regarde pas les apparences, mais le cœur comme nous l'avons entendu dans le passage du prophète Samuel (cf. *1 Sam 16, 7*). Le Seigneur ne cherche pas le centre de la scène, mais le cœur simple de ceux qui le désirent et l'aiment sans apparences, sans vouloir dominer sur les autres. Et j'ai eu la grâce de rencontrer en Mongolie une Église humble et une Église joyeuse, qui est dans le cœur de Dieu, et je peux vous témoigner sa joie de s'être trouvée pour quelques jours aussi au centre de

l'Église.

Cette communauté a une histoire touchante. Elle est née, par la grâce de Dieu, du zèle apostolique – sur lequel nous réfléchissons en ce moment – de quelques missionnaires qui, passionnés par l'Évangile, se sont rendus, il y a environ trente ans, dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Ils en ont appris la langue – qui n'est pas facile- et, bien qu'issus de nations différentes, ils ont créé une communauté unie et véritablement catholique. C'est d'ailleurs le sens du mot « catholique », qui signifie « universel ». Mais il ne s'agit pas d'une universalité qui homologue, mais d'une universalité qui inculture, c'est une universalité qui s'inculture. C'est cela la catholicité : une *universalité incarnée*, « *inculturée* » qui saisit le bien là où elle vit et qui sert les personnes avec lesquelles elle vit. C'est ainsi que vit l'Église : en témoignant de l'amour de Jésus avec douceur, avec la vie plus que les paroles, heureuse de sa vraie richesse : le service du Seigneur et des frères et sœurs.



C'est ainsi qu'est née cette jeune Église : dans le sillon de la charité, qui est le meilleur témoignage de la foi. À la fin de ma visite, j'ai eu la joie de bénir et d'inaugurer la « Maison de la miséricorde », la première œuvre caritative créée en

Mongolie, expression de toutes les composantes de l'Église locale. Une maison qui est la carte de visite de ces chrétiens, mais qui rappelle aussi à chacune de nos communautés d'être une *maison de la miséricorde* : c'est-à-dire un lieu ouvert et, lieu accueillant, où les misères de chacun peuvent entrer sans vergogne en contact avec la miséricorde de Dieu qui relève et guérit. C'est le témoignage de l'Église mongole, avec des missionnaires de différents pays qui se sentent en harmonie avec le peuple, heureux de le servir et de découvrir la beauté qui s'y trouve déjà. Parce que ces missionnaires ne sont pas allés là-bas pour faire du

prosélytisme, ce qui n'est pas évangélique, ils sont allés là-bas pour vivre comme le peuple mongol, pour parler leur langue, la langue de ce peuple, pour prendre les valeurs de ce peuple et prêcher l'Évangile dans le style mongol, avec des paroles mongoles. Ils sont allés et se sont « inculturés » : ils ont pris la culture mongole pour proclamer l'Évangile dans cette culture.

J'ai pu découvrir une partie de cette beauté, notamment en faisant la connaissance de certaines personnes, en écoutant leurs histoires, en appréciant leur quête religieuse. En ce sens, je suis reconnaissant pour la rencontre interreligieuse et œcuménique de dimanche passé. La Mongolie a une grande tradition bouddhiste, avec de nombreuses personnes qui, en silence, vivent leur religiosité de manière sincère et radicale, à travers l'altruisme et la lutte contre leurs passions. Pensons à tant de graines de bien qui, de manière cachée, font germer le jardin du monde, alors qu'habituellement nous n'entendons que le bruit des arbres qui tombent ! Le scandale plaît aux gens, même à nous : « Mais regardez cette barbarie, un arbre qui tombe, le bruit qu'il a fait ! ». – « Mais tu ne vois donc pas la forêt grandir tous les jours ? » parce que la croissance se fait dans le silence. Il est décisif d'être capable de discerner et de reconnaître le bien. Au lieu de cela, bien souvent nous n'apprécions les autres que dans la mesure où ils correspondent à nos idées, nous devons plutôt voir ce bien. C'est pour cela qu'il est important, comme le fait le peuple mongol, de regarder vers le haut, vers la lumière du bien. Seulement ainsi, en partant de la reconnaissance du bien, on construit l'avenir commun ; ce n'est qu'en valorisant l'autre qu'on l'aide à s'améliorer.

Je suis allé au cœur de l'Asie et cela m'a fait du bien. Cela fait du bien d'entrer en dialogue avec ce grand continent, d'en saisir les messages, d'en connaître la sagesse, la façon de regarder les choses, d'étreindre le temps et l'espace. Cela m'a fait du bien de rencontrer le peuple mongol, qui conserve ses racines et ses traditions, respecte les personnes âgées et vit en harmonie avec l'environnement : c'est un peuple qui scrute le ciel et sent la

respiration de la création. En pensant aux étendues illimitées et silencieuses de la Mongolie, laissons-nous stimuler par le besoin d'élargir les frontières de notre regard, s'il vous plaît : élargir les frontières, regarder loin et haut, regarder et ne pas tomber prisonniers de la petitesse, élargir les frontières de notre regard, afin qu'il voit le bien qu'il y a chez les autres et soit capable de dilater les propres horizons et également dilater son propre cœur pour comprendre, pour être proche de chaque personne et de chaque civilisation.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, particulièrement ceux venus du Sénégal, accompagnés par Mgr Paul Abel Mamba.

Frères et sœurs, en pensant aux étendues infinies et silencieuses de la Mongolie, laissons-nous stimuler par le besoin d'élargir les frontières de notre regard, pour que nous puissions voir le bien qui se trouve chez les autres.

Que Dieu vous bénisse !

Audience Générale du Mercredi 30 Août 2023

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 30 Août 2023*

Catéchèse – La passion pour l'évangélisation : le zèle apostolique du croyant – 19. Prier et servir dans la joie : Kateri Tekakwitha, première sainte autochtone nord-américaine

Chers frères et sœurs, bonjour !



Maintenant, en poursuivant notre catéchèse sur le thème du zèle apostolique et la passion pour l'annonce de l'Évangile, nous regardons aujourd'hui Sainte Kateri Tékakwitha, première femme autochtone d'Amérique du Nord qui a été canonisée. Née vers l'an 1656 dans un village du nord de l'État de New York, elle était la fille d'un chef Mohawk non baptisé et d'une mère chrétienne Algonquienne, qui lui a appris à prier et à chanter des hymnes à Dieu. Beaucoup d'entre nous ont également été introduits au Seigneur pour la première fois au sein de la famille, en particulier par nos mères et nos grands-mères. C'est ainsi que commence l'évangélisation et, en effet, ne l'oublions pas, la foi est toujours transmise en dialecte par les mères, par les grands-mères. La foi doit être transmise en dialecte et nous l'avons reçue dans ce dialecte de nos mères et de nos grands-mères. L'évangélisation commence ainsi, souvent : par de petits gestes simples, comme des parents qui aident leurs enfants à apprendre à parler à Dieu dans la prière et leur racontent son amour grand et miséricordieux. Et les fondements de la foi pour Kateri, et autant pour nous aussi ont été posés de cette manière. Elle l'avait reçue de sa mère en dialecte, le dialecte de la foi.

Lorsque Kateri avait quatre ans, une grave épidémie de variole frappa son peuple. Ses parents et son jeune frère moururent et Kateri elle-même en garda des cicatrices sur le visage et des problèmes de vue. Dès lors, Kateri a dû faire face à de nombreuses

difficultés : certes, des difficultés physiques dues aux effets de la variole, mais aussi des incompréhensions, des persécutions et même des menaces de mort qu'elle a subies après son baptême le dimanche de Pâques 1676. Tout cela a donné à Kateri un grand amour pour la croix, signe ultime de l'amour du Christ, qui s'est donné jusqu'au bout pour nous. Le témoignage de l'Évangile ne se limite pas en fait à ce qui plaît ; nous devons aussi savoir porter nos croix quotidiennes avec patience, confiance et espérance. La patience, face aux difficultés, aux croix : la patience est une grande vertu chrétienne. Celui qui n'a pas de patience n'est pas un bon chrétien. La patience de tolérer : tolérer les difficultés et aussi tolérer les autres, qui sont parfois ennuyeux ou qui vous mettent en difficulté ... La vie de Kateri Tekakwitha nous montre que tout défi peut être surmonté si nous ouvrons le cœur à Jésus, qui nous accorde la grâce dont nous avons besoin : patience et cœur ouvert à Jésus, c'est une recette pour bien vivre.

Après avoir été baptisée, Kateri a dû se réfugier parmi les Mohawks dans la mission des jésuites près de la ville de Montréal. Là, elle assistait à la Messe tous les matins, passait du temps en adoration devant le Très Saint Sacrement, priait le Chapelet et menait une vie de pénitence. Ses pratiques spirituelles impressionnaient tous les membres de la mission, qui reconnurent en Kateri une sainteté qui attirait parce qu'elle provenait de son amour profond pour Dieu. Cela est le propre de la sainteté, d'attirer. Dieu nous appelle par attraction, il nous appelle avec ce désir d'être proche de nous et elle a ressenti cette grâce de l'attraction divine. En même temps, elle enseignait aux enfants de la Mission à prier et, par l'accomplissement constant de ses responsabilités, y compris le soin des malades et des personnes âgées, elle offrait un exemple de service humble et plein d'amour à Dieu et au prochain. La foi s'exprime toujours dans le service. La foi ne consiste pas à se maquiller, à maquiller son âme : non, elle consiste à servir.

Bien qu'elle ait été encouragée à se marier, Kateri désirait au contraire consacrer entièrement sa vie au Christ. Ne pouvant

entrer dans la vie consacrée, elle émit le vœu de virginité perpétuelle le 25 mars 1679. Son choix révèle un autre aspect du zèle apostolique qu'elle avait : le don total au Seigneur. Certes, tous ne sont pas appelés à faire le même vœu que Kateri ; cependant, chaque chrétien est appelé chaque jour à s'engager avec un cœur sans partage dans la vocation et la mission que Dieu lui a confiées, en le servant Lui et en servant son prochain dans un esprit de charité.

Chers frères et sœurs, la vie de Kateri est un témoignage supplémentaire du fait que le zèle apostolique implique à la fois une union avec Jésus, nourrie par la prière et par les Sacrements, et le désir de répandre la beauté du message chrétien à travers la fidélité à sa vocation particulière. Les dernières paroles de Kateri sont très belles. Avant de mourir elle a dit : « Jésus, je t'aime ».

Nous aussi, en puisant notre force dans le Seigneur, comme l'a fait sainte Kateri Tekakwitha, apprenons à accomplir des actions ordinaires de manière extraordinaire et ainsi à grandir chaque jour dans la foi, la charité et le témoignage zélé du Christ.

Ne l'oublions pas : chacun de nous est appelé à la sainteté, à la sainteté quotidienne, à la sainteté de la vie chrétienne commune. Chacun de nous reçoit cet appel : poursuivons ce chemin. Le Seigneur ne nous abandonnera pas.

* * *

Je salue cordialement les pèlerins de langue française présents à cette audience, notamment les sœurs de la Présentation de Marie qui tiennent leur chapitre général dans la lumière de la canonisation récente de leur fondatrice Marie Rivier.

Chers frères et sœurs, puissiez-vous vous laisser prendre par le zèle et la passion apostolique que l'Esprit saint insuffle à toute époque à ceux qui aiment Dieu et le mettent au-dessus de tout.

Que Dieu vous bénisse !